

Andromaque

Novembre 1667, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Lettre dédicatoire.

Après avoir dédié sa deuxième pièce à Louis XIV, qui lui a montré une admiration pour ainsi dire par-delà les règles de la création théâtrale, Racine dédie sa troisième pièce à Henriette d'Angleterre. On pourrait croire que c'est là descendre un peu. Mais du moins dans le monde des beaux-arts, c'est loin d'être le cas. D'abord parce qu'elle est la reine de ce domaine, comme tous le reconnaissaient alors. Mais de plus, on peut supposer qu'il s'adresse ainsi de nouveau au couple *doré* de la cour française : il est tout à fait possible que le geste de Louis XIV en ce qui a trait à *Alexandre le grand* ait été commandé par la princesse. Ceci au moins est clair : quand on dit qu'avec la création d'*Andromaque*, Corneille avait trouvé un rival, et que ce rival avait les appuis sociaux et esthétiques les plus élevés et les plus solides, cette opinion est confirmée par cette lettre dédicatoire.

La lettre est courte, et quand on la compare à celle de Corneille, encore plus habile que celles du maître. Corneille est un bourgeois intelligent, Racine est déjà un homme de la cour, un *courtois* comme ça ne se peut pas. Quand on compare la lettre dédicatoire d'*Horace* et celle-ci, on voit que même si les deux hommes sont bien différents, l'argument est tout à fait le même. Mais il y a un charme nouveau, j'oserais dire *féminin*, dans la seconde.

En tout cas, Racine signale, me semble-t-il, la différence entre lui et Corneille en ce qui a trait à leur conception de la fin de la tragédie : les deux veulent exciter les passions dans le cœur des spectateurs, mais ce ne sont pas les mêmes passions, et ce ne sont pas les mêmes cœurs. Pour le dire autrement, chez Racine, il y a une galanterie, ou une érotisation, qui s'entend ou se sent à chaque phrase. Peut-être faudrait-il parler comme ceci : Racine parle comme s'il était le sosie, ou le porte-parole, de Louis XIV.

En conséquence, quand il reprend la distinction entre la règle des règles (plaire) et les règles à la pièce, il répète Corneille, mais il ne s'attarde pas à se défendre en illustrant. C'est un compliment d'abord et avant tout, et une soumission au pouvoir *esthétique*, mais d'une autre sorte que celle de Corneille face à Richelieu.

Cela finit avec ces mots. « On sait, Madame, et V.A.R. a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la Nature et la Fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe, par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à V.A.R. / Voilà sans doute la moindre de vos excellentes qualités. Mais, Madame, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance ; les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis... » Il rappelle, ce qui était

sans doute vrai, qu'il y avait des gens à qui la pièce ne plaisait pas et qu'il y avait des critiques à faire et des critiques qui avaient été faites. La pièce de Subligny en est le témoin le plus intéressant. Mais encore une fois, cela se transforme en un compliment érotisé : « Je ne me préoccupe pas de leurs remarques, parce que d'abord pour vous avez aimé et vous êtes une femme intelligente, plus intelligente que mes critiques, et de toute façon, vous plaire est la seule chose qui m'intéresse. » C'est un compliment éblouissant. J'ajoute que l'atmosphère de la pièce et la nouveauté des récits raciniens, apparaissent déjà dans la lettre dédicatoire : un homme est envoûté par une femme, et voilà l'essentiel.

Les préfaces.

La seconde est une reprise de la première qui fut publiée avec une première édition des œuvres complètes de Racine. Elles sont en gros semblables, mais il y a des différences, et je trouve que la première est plus intéressante, ou que la seconde cache les pointes contre Corneille et ses défenseurs. Lors de la seconde préface, Racine a déjà gagné ; élégant, il se défend moins, ou il n'attaque plus, puisqu'il est un homme puissant, puis qu'il est anobli et qu'un noble ne s'abaisse pas à attaquer.

Déjà en citant plusieurs vers en latin et sans les traduire, Racine indique qu'il est un homme érudit comme ne le sont pas la très grande majorité de ses lecteurs. En somme, il établit son autorité bien plus qu'il n'éclaire ceux à qui ils s'adressent. D'ailleurs, il me semble qu'il est bien obligé de le faire, parce qu'il veut escamoter une objection bien importante : soit que les personnages qu'il met en scène ne sont pas présentés à l'origine comme il le fait, c'est-à-dire qu'il change à peu près tout ce que la tradition a transmis des actions des Andromaque et autres. Un seul exemple suffira : il est certain que selon

ce que chacun retenait des mythes, légendes et pièces du passé, Astyanax est assassiné à Troie bien avant ce qui se passe dans cette pièce. En somme, le ressort premier de la pièce est une invention (une trahison ?) de Racine. De toute façon, il ne fait rien de plus dans cette pièce que ce qu'il avait fait dans les deux précédentes, en changeant les histoires qui appartenaient à l'image iconique de Thèbes, ou en transformant ce que les historiens ont rapporté d'Alexandre.

Mais Racine a sans doute raison quand il prétend qu'il respecte le caractère des personnages qu'il a choisis. « Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie, voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide. / C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est cependant très différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus : Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils ; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector. » Comme on le voit, en insistant sur le caractère de l'héroïne éponyme, il avoue même la disparition d'Astyanax. Mais encore une fois, tout change pour ainsi

dire au moment où il peut prétendre que rien ne change : Andromaque n'est pas la veuve éplorée de Hector et la mère tendre d'Astyanax, elle est une femme qui a déjà engendré un nouveau fils (et donc qui a choisi de vivre). Il prétend même qu'il le fait pour se conformer à ses spectateurs, mais aussi à ce qu'il voulait provoquer chez eux. Et à la fin, il signale qu'en changeant tel ou tel *détail* il ne fait rien de moins que ce que faisaient entre eux les artistes grecs et latins. En somme, et pour le dire autrement, Racine joue habilement avec la règle de la vraisemblance, qui imposait le respect du *vrai*, ou de ses sources.

Puis il se tourne vers une des critiques importantes qu'on a proposées. « Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plus l'indignation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester. » En signalant que ses héros sont imparfaits, il se sépare de Corneille, me

semble-t-il. Sa façon de faire est un peu malhonnête cependant. Car les héros de Corneille sont eux aussi bien imparfaits, mais ils sont pris entre une grandeur politique ou morale et une tentative de tenir compte de ce que la raison (bien pratique) commande. Chez Racine, on sent que le dilemme n'est pas aussi fort, ou encore que le jeu est déjà réglé : la passion mène. Comme le montre le jeu des conseillers raisonnables que personne n'écoute.

Or justement dans ce passage, il dit que son intention est de faire naître la pitié, et donc les pleurs. Je signale qu'en faisant ainsi il oublie une partie de ce qu'Aristote proposait, soit de faire naître la crainte et la pitié, et surtout qu'il ne parle pas de purger l'âme de ces sentiments par une représentation agréable qui fait naître (et disparaître) ses passions. Je crois que c'est ce qui est important et qu'on en arrive à quelque chose qui appartient à l'esthétique de Racine pour autant qu'elle se distingue de Corneille, et sans le dire de celle d'Aristote. Pour le dire autrement, chez Corneille, le politique (son danger, son sérieux, sa violence explicite) est le lieu de la crainte. Quand on passe à Racine, il y a encore de la politique, car il s'agit encore de rois et de reines, mais ils sont devenus des hommes et des femmes illustres, et leur préoccupation de fond est d'ordre privé ou passionnel ou amoureux. S'il y a encore du terrible chez Racine, c'est lié à la condition humaine : le destin qui fait souffrir et qui fait peur est un destin qui vient de la dimension trouble, tordue, implacable des passions du cœur.

Personnages.

Andromaque, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

Pyrrhus, fils d'Achille, roi d'Épire.

Oreste, fils d'Agamemnon.

Hermione, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
Pylade, ami d'Oreste.
Cléone, confidente d'Hermione.
Céphise, confidente d'Andromaque.
Phoenix, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.
Suite d'Oreste.

Mon résumé.

Acte I – Oreste, ambassadeur des Grecs, parvenu en Épire au palais de Pyrrhus, y retrouve un ami fidèle, Pylade. Oreste vient au nom de la Grèce exiger de Pyrrhus qu'il lui livre Astyanax, le fils d'Hector et d'Andromaque. Ce fils doit mourir. Toutefois, Oreste confie à son ami qu'il a accepté de mener cette ambassade en Épire pour une seule raison : revoir Hermione, qu'il n'a jamais pu cesser d'aimer, malgré les constants refus de son amante. Oreste la sait dédaignée par Pyrrhus auquel elle est pourtant promise, et il espère qu'elle acceptera maintenant de revenir avec lui en Grèce. / Oreste voit Pyrrhus et, au nom de la Grèce, exige que lui soit livré Astyanax. Pyrrhus refuse de céder aux exigences des Grecs, quitte à ce que son refus mène à la guerre. Oreste se retire. / Pyrrhus et Phoenix discutent de la possibilité de voir Hermione partir avec Oreste. / Andromaque paraît, et Pyrrhus lui rend compte de l'ambassade des Grecs et de son refus. Il espère que, reconnaissante envers lui d'avoir sauvé son fils, Andromaque acceptera de se montrer plus ouverte à son amour ; elle se refuse pourtant toujours à lui, fidèle envers son époux Hector, mort sous les coups d'Achille, le père de Pyrrhus. Poussé à bout, Pyrrhus menace de livrer Astyanax aux Grecs.

Acte II – Cléone annonce l'arrivée d'Oreste. Hermione explique qu'elle a honte de paraître devant lui qu'elle a rejeté alors qu'elle est rejetée à son tour. Elle annonce que son père commande qu'elle retourne en Grèce. Mais

elle prétend vouloir rester pour mieux détester Pyrrhus. Puis elle avoue qu'elle l'aime encore. / Oreste parle à Hermione. Elle se montre prête à partir avec lui si Pyrrhus refuse de livrer l'enfant d'Andromaque, Astyanax. / Oreste est fou de joie. / Pyrrhus annonce à Oreste qu'il a réfléchi et qu'il s'est décidé à livrer Astyanax aux Grecs. Il compte épouser Hermione le lendemain même. / Pyrrhus se félicite de ce sursaut de raison, mais demeure agité du remords que lui inspire son amour pour Andromaque.

Acte III – Oreste est furieux de perdre Hermione ; il décide de l'enlever avant les noces, avec la complicité de son ami Pylade et des Grecs. / Oreste prétend que Pyrrhus aime Hermione. Elle prétend qu'elle épouse Pyrrhus par devoir. / Surprise par la réaction d'Oreste, Hermione vante la grandeur de l'homme qu'elle aime et qu'elle va épouser. / Andromaque implore Hermione de sauver la vie de son fils en faisant fléchir Pyrrhus. Hermione balaye avec mépris la supplique d'Andromaque et sort. / Andromaque est insultée par la réaction d'Hermione, alors que Céphise lui recommande de regagner l'amour de Pyrrhus. / Andromaque supplie Pyrrhus intraitable. Mais à la fin, il est ébranlé. / Pyrrhus promet de sauver Astyanax si elle l'épouse ou d'épouser Hermione et de livrer son fils. / Andromaque rappelle ses malheurs passés et le rôle de Pyrrhus. / .

Acte IV – Andromaque qui a décidé d'accepter la demande en mariage de Pyrrhus annonce à Céphise qu'elle se suicidera aussitôt la cérémonie achevée. / Hermione sait qu'Andromaque a décidé d'accepter l'offre de mariage de Pyrrhus. / Elle fait venir Oreste et lui demande de tuer Pyrrhus au moment même de la cérémonie de mariage. Oreste est épouvanté ; il essaie de persuader Hermione de fuir avec lui, quitte à faire la guerre plus tard à Pyrrhus. Mais il s'incline devant sa

volonté et propose d'assassiner Pyrrhus secrètement la nuit. Hermione exige qu'il le tue en public, pendant la cérémonie de mariage, pour faire mieux éclater sa vengeance. / Hermione envoie Cléone pour exiger qu'Oreste annonce à Pyrrhus qu'il le tue pour venger Hermione. / Hermione feint d'accepter la décision de Pyrrhus. Devant sa réaction, elle éclate. / Phoenix conseille à Pyrrhus de craindre et de surveiller Hermione.

Acte V – Hermione est tiraillée entre le remords et l'impatience, incertaine de savoir si elle veut ou craint la mort de Pyrrhus qu'elle aime, mais qui l'a trahie. / Hermione et Cléone discutent de ce qui doit arriver dans le temple, à savoir si Oreste assassinera Pyrrhus. / Survient Oreste ; il vient d'accomplir la mission dont elle l'a chargée : Pyrrhus est mort sous les coups des Grecs. Hermione le récompense par des injures et sort, folle de désespoir. (Dans la version initiale de la pièce, Andromaque dénonçait Hermione.) / Désesparé, Oreste dit sa surprise d'être ainsi traité. / Pylade dit ce qu'Andromaque a pris le pouvoir, alors que Hermione s'est suicidée sur le cadavre de Pyrrhus. Pylade sort avec son ami qui hallucine.

Quelques remarques.

Sur le plan, disons, mathématique ou physique, Andromaque n'est pas présente dans les actes II et V. De plus. Andromaque a droit à 33 répliques (228 vers), Pyrrhus, 40 répliques (315 vers), Hermione, 51 répliques (402 vers), et Oreste, 54 répliques (414 vers). À ces statistiques, on peut ajouter les suivantes : il y a un grand nombre d'exclamations ou de mots vides qui disent des émotions fortes, mais des émotions de faiblesse, entre autres, des *hélas* (13), des *ah* (39) et des *quoi !* (presque 30 fois). Andromaque dit « hélas » plus que tous les autres, mais tous les autres le disent aussi.

Andromaque, l'héroïne éponyme est victorieuse à la fin, mais c'est pour ainsi dire sans rien faire, ou encore, elle pleure tout le temps pour gagner; elle gagne, mais elle ne voulait pas le pouvoir, puisqu'elle prévoyait mourir. Les autres sont violents, l'un malgré lui (Oreste), les deux autres (Pyrrhus et Hermione) de plein gré. Et ils veulent tous régner (mais Hermione décide de mourir et Oreste le voulait aussi). Il me semble qu'on pourrait résumer le pouvoir d'Andromaque à partir de trois mots qui riment : *alarmes*, *larmes*, *armes*. En cela, comme me l'a signalé quelqu'un, elle ressemble à Lucia des *Promessi Sposi* de Manzoni, où on trouve même un Pyrrhus violent, soit l'*Innominato*, qui est vaincu par elle, mais sans avoir à mourir.

On pourrait dire que les trois amoureux d'un vivant sont soumis à la volonté de l'amoureuse d'un mort. En tout cas, Andromaque est tournée vers le passé, soit vers Hector, c'est-à-dire vers quelqu'un qui n'existe plus. Or ce qui est surprenant, c'est qu'à la fin de la pièce, elle est tournée vers l'avenir, soit vers un Hector qui renaît pour ainsi dire dans la personne de son fils, Astyanax, dont le nom est pour ainsi dire prophétique.

La pièce a été résumée par une tournure répétée et célèbre : Oreste aime Hermione, qui ne l'aime pas, mais qui aime Pyrrhus, qui ne l'aime pas, mais qui aime Andromaque, qui ne l'aime pas, mais qui aime Hector. Mais cela implique deux choses au moins : Andromaque est la clé de tout ; et puis Andromaque aime d'une autre façon que les trois autres, puisqu'elle aime un mort, ou parce que son amour la tourne vers le passé plutôt que vers l'avenir. En un sens, toute la pièce tourne sur ce point et à la fin, il y a un retournement, une conversion, de la part d'Andromaque : elle est tournée elle-même vers

l'avenir et de façon réelle, présente : elle devient reine, alors qu'elle a été mère et veuve éplorée.

Dans la première scène de l'acte un, les amis iconiques des Anciens et par la suite des Modernes qui reprennent la tradition ancienne, Oreste et Pylade se retrouvent. « Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ? / L'amour me fait ici chercher une inhumaine ; / Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort, / Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ? / (Pylade) Quoi ! votre âme à l'Amour en esclave asservie / Se repose sur lui du soin de votre vie ? / Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts, / Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ? / Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable, / Vous prépare en Épire un sort plus favorable ? / Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus, / Vous l'abhorriez ; enfin, vous ne m'en parliez plus : Vous me trompiez, seigneur. (Oreste) Je me trompais moi-même ! / Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime : / T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ? / Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs : / Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille / En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille, / Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis / Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis » La rencontre porte tout de suite sur la mélancolie d'Oreste et sur son désir de la mort. La fin de la pièce montrera le même duo et le même problème. Or cette scène suppose qu'Oreste n'a pas tué sa mère ou qu'il a oublié cet acte qui pour ainsi dire définit le héros. En somme, le renversement de la mythologie homérique est bel et bien entrepris dès les premières répliques. Pour le dire autrement, Oreste veut mourir au début de la pièce, mais pas à cause d'un dilemme pour ainsi dire théologico-politique, mais en raison d'un amour déçu. Pylade, lui parle comme à un homme, à un roi, qui doit se raisonner, mais Oreste parle comme un adolescent épris et triste. Aussi, comme un

adolescent, il maudit le sort (le destin), il dit sa faiblesse ou la force du sentiment (le transport), mais il ne décide rien, si ce n'est de revoir la femme qu'il aime.

Le contraste entre le vouvoiement de Pyrrhus et le tutoiement d'Oreste est saisissant. On l'a reproché à Racine, et je veux bien qu'on ait raison sur un plan, soit celui du statut des deux hommes, qui devrait en tant que rois putatifs ou en tant qu'amis devraient se tutoyer. Pylade dit *Seigneur*, jamais Oreste ne le dit, parce qu'il traite Pylade d'ami. « Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste, / Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ; / Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu, / À la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ? / (Pylade) J'en rends grâce au ciel, qui, m'arrêtant sans cesse, / Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce, / Depuis le jour fatal que la fureur des eaux, / Presque aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux. / Combien, dans cet exil, ai-je souffert d'alarmes ! / Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes, / Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger / Que ma triste amitié ne pouvait partager ! / Surtout je redoutais cette mélancolie / Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie ; / Je craignais que le ciel, par un cruel secours, / Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours. / Mais je vous vois, seigneur ; et, si j'ose le dire, / Un destin plus heureux vous conduit en Épire : / Le pompeux appareil qui suit ici vos pas / N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas. » Mais n'y a-t-il pas par cette façon de parler, de la part de Pylade, une invitation faite à Oreste de se reprendre en main, de quitter sa mélancolie, de devenir (ou de redevenir) un roi plutôt que d'être un amoureux.

Tout de suite, Pylade explique la situation à Oreste : Andromaque est intraitable, Pyrrhus est violent et manipulateur, Hermione est amoureuse et jalouse. En

un sens, tout est dit. La pièce pourrait finir tout de suite, et on pourrait passer au cinquième acte. Mais cela n'est pas possible, ou encore : l'art de Racine peut se déployer qui consiste à faire durer la description d'une situation qui ne changera pas, si ce n'est à la toute fin de la pièce.

On pourrait dire que Pylade propose une ruse terrible à son ami Oreste : au fond, il lui suggère de trahir son mandat politique pour gagner son amante en faisant le contraire de ce qu'elle veut. Donc Pylade se plie tout de suite aux désirs amoureux de son ami, le dépolitise, ou lui suggère de martyriser son amante pour la gagner. On est dans le jeu racinien typique, me semble-t-il. Et l'hypothèse suggérée plus haut doit être présentée comme une possibilité tout de suite abandonnée.

Dans la suivante, Oreste explique à Pyrrhus ce qu'exige les Grecs, soit la mort d'Astyanax. Il est intransigeant devant Pyrrhus, mais je ne trouve pas qu'il trahit son mandat si ce n'est par le ton, et encore. De toute façon, Pyrrhus prétend qu'il est maître chez lui et qu'on ne lui dira pas quoi faire avec les captifs qu'il a reçus, et donc avec Astyanax. Il est remarquable qu'il ne prononce jamais le nom d'Andromaque. « (Oreste) Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle ? (Pyrrhus) Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ? / (Oreste) Hermione, seigneur, arrêtera vos coups : / Ses yeux s'opposeront entre son père et vous. / (Pyrrhus) Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère ; / Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ; / Et je saurai peut-être accorder quelque jour / Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour. / Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène : / Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne. / Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus, / Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus. » En revanche, Oreste ne peut s'empêcher de mentionner une femme, non pas Andromaque, mais Hermione. Pyrrhus dit de façon

ambiguë qu'il aime Hermione... peut-être, peut-être encore. Mais comme on le voit, il l'offre à Oreste, ou du moins il lui suggère une rencontre. Le texte montre que derrière le discours politique d'Oreste ambassadeur se trouve tout autre chose. Il ne reste plus qu'à découvrir que le discours politique de Pyrrhus est lui aussi faux : indépendance, liberté, justice ? On a droit à de la frime *politique*, mais pour un but amoureux de part et d'autre.

Dans la suivante, Pyrrhus permet de comprendre qu'il n'est pas du tout ce qu'il a paru être. La dernière scène va le confirmer.

Dans la dernière scène de l'acte un, Pyrrhus utilise Astyanax comme jeton pour gagner l'amour d'Andromaque. En somme, Pyrrhus est peut-être le plus tordu. Sa position est la suivante : « J'aime Andromaque, et Astyanax est mon instrument de séduction. Beurk ! » « Eh quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ? / Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ? / J'ai fait des malheureux, sans doute, et la Phrygie / Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ; / Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés ! / Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés ! / De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ! / Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie : / Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé, / Brûlé de plus de feux que je n'en allumai, / Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes... / Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ? / Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ; / Nos ennemis communs devraient nous réunir : / Madame, dites-moi seulement que j'espère, / Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ; / Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ; / J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens. / Animé d'un regard, je puis tout entreprendre : / Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ; / Je puis, en moins de temps que les Grecs ne

l'ont pris, / Dans ses murs relevés couronner votre fils. » Le discours de Pyrrhus est presque ridicule : « Madame oubliez que j'ai tué tout plein des vôtres, et aimez-moi ; c'est assez de votre cruauté et de votre implacable mémoire ; je souffre ; et puis tiens, je trahis tous les miens pour rétablir Troie en rétablissant votre fils. » Je comprends ceux qui protestaient contre cette extravagance. Mais je comprends aussi ce que tente de faire Racine : les vraies choses ne sont pas politiques ; les vrais drames sont privés et donc amoureux ; on peut transposer, mêler les deux niveaux, mais pour mieux faire sentir le peu de pouvoir de ce qui est en principe, et par illusion, supérieur. D'ailleurs, dans la réponse d'Andromaque, on n'entend aucune ambition politique : elle ne veut pas rétablir Troie, elle veut sauver son enfant par amour nostalgique de l'homme qu'elle a perdu. Cela est plus sensé. Mais à la fin de la pièce, cette femme apolitique va prendre le pouvoir alors que les cadavres l'entourent.

On pourrait dire qu'alors que l'Alexandre de la pièce précédente était ou bien froid ou bien roué, Pyrrhus est tout à fait épris, comme l'est d'ailleurs Oreste. Cette nouvelle pièce termine le travail de sape qui est apparu dans *Alexandre le grand*. À la fin de la scène, Pyrrhus dit : ou bien j'aimerai avec transport, il haïra avec fureur, mais jamais il se sera le roi d'Épire qui gère un royaume, qui a un passé d'homme militaire et qui a un avenir politique problématique à entreprendre.

Dans la première scène de l'acte deux, après avoir menti à Cléone (et un peu à elle-même) Hermione avoue qu'elle aime Pyrrhus malgré le fait qu'il la dédaigne. « Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ? / Je crains de me connaître en l'état où je suis. / De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire ; Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire ; Crois que dans son dépit mon cœur est

endurci ; Hélas ! et s'il se peut, fais-le moi croire aussi. / Tu veux que je le fuie ? Eh bien ! rien ne m'arrête : / Allons, n'envions plus son indigne conquête ; / Que sur lui sa captive étende son pouvoir ; / Fuyons... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir ; / Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place ; / S'il venait à mes pieds me demander sa grâce ; / Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ; / S'il voulait... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager. / Demeurons toutefois pour troubler leur fortune ; / Prenons quelque plaisir à leur être importune ; / Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel, / Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel. / J'ai déjà sur le fils attiré leur colère ; / Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère. / Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir ; / Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr. » C'est le discours d'une jalouse : l'amour est tout-puissant, mais elle ne veut pas l'avouer, puis soudain l'amour, mâtiné de jalousie, ne se survit plus que comme colère et violence. Le plaisir est imaginaire, ou encore il ne se trouve plus que dans la souffrance de l'autre. Au fond, cela est pour ainsi dire une description juste de cette passion étrange, mais bien réelle qu'est la jalousie. Pourtant, il me semble qu'il y a quelque chose de plus ici, car je me trouve chez Racine. Au fond, en raison d'une sorte d'anthropologie janséniste impie, l'amour est le lieu de la souffrance, celle qu'on donne ou celle qu'on reçoit, celle qu'on sent ou celle qu'on prévoit produire. Mais on ne propose pas de contrôler cette passion ou de la dépasser par la raison (ou la charité, ce qui est impossible étant donné que le récit se place avant le christianisme).

La description de la naissance de l'amour d'Hermione pour Pyrrhus me semble fort belle. Mais cela finit avec le verbe *trahir*. Au fond, l'amour qu'est la jalousie est colérique : c'est un désir de justice, ou de se faire justice, et non un désir du plaisir d'être avec l'autre. Elle est

prête à aimer Oreste, mais cet amour n'est pas fondé dans le désir du bien qu'est l'autre. Oreste est donc un instrument de son amour déçu. Le récit de Racine décrit ou représente un nœud de vipères ou de sentiments de vipères.

Dans la suivante, Oreste, le grand mélancolique suicidaire, est heureux pour la première fois depuis des mois. « Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement / Je vous répons déjà de son consentement. / Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne : / Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ; / Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui / Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui. / Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie / D'enlever à l'Épire une si belle proie ! / Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector, / Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor, / Épire : c'est assez qu'Hermione rendue / Perde à jamais tes bords et ton prince de vue. / Mais un heureux destin le conduit en ces lieux. / Parlons. À tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux . » Mais la joie d'Oreste est fondée sur une illusion, sur l'espoir que celle qu'il aime souffrira assez pour le suivre et sur l'abandon de sa mission d'ambassadeur. Encore une fois, il me semble que Racine invite son spectateur (et son lecteur) à sympathiser avec Oreste, à le trouver intéressant et humain du fait qu'il abandonne son devoir par passion amoureuse.

Dans la suivante, le discours de Pyrrhus est faux d'un bout à l'autre, et d'abord parce qu'il ne donne pas la vraie raison de sa décision. Et tout de suite, Oreste argumente contre son mandat. Et à la fin, il apprend qu'il perdra Hermione. Le nœud de vipères est le lieu du mensonge aux autres, et sans doute en grande partie du mensonge à soi.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Pyrrhus se ment, on le sent bien. Aussi, on reçoit d'emblée la tirade de Phoenix avec ironie : on sait qu'il se trompe du tout au tout ; on devine que la justice, la noblesse, la victoire de la raison (et du devoir) sur les passions et la mollesse, que tout ce qu'il fête, que la gloire, la fierté dont parle Pyrrhus, tout cela n'est que des mots. « Sans doute, c'est le prix que vous gardait l'ingrate. / Mais laissez-la, seigneur. (Pyrrhus) Je vois ce qui la flatte : / Sa beauté la rassure ; et malgré mon courroux, / L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux. / Je la verrais aux miens, Phoenix, d'un œil tranquille. / Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille : / Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus. / (Phoenix) Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus. / Allez voir Hermione ; et content de lui plaire, / Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère. / Vous-même à cet hymen venez la disposer : / Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ? / Il ne l'aime que trop. (Pyrrhus) Crois-tu, si je l'épouse, / Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ? / (Phoenix) Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit ! / Que vous importe, ô dieux, sa joie ou son dépit ? / Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ? / (Pyrrhus) Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire... » Or pendant que Phoenix parle en homme sensé ou raisonnable, Pyrrhus continue de parler d'Andromaque, de sa beauté, de sa jalousie possible. Et Phoenix devine tout de suite, et aide le spectateur à voir que le roi est encore épris et qu'il veut encore la voir : la vengeance qu'il imagine est encore de l'amour. C'est bien mené, c'est bien dit, c'est souligné par le jeu de scène. Mais surtout peut-être, on apprend que la passion est plus forte que la raison et qu'elle fait raisonner de travers tout en aveuglant celui qui raisonne ainsi. Je prétends, ou du moins je sens et je veux faire sentir qu'on est tout à fait dans le monde de Racine, ou qu'on a là un échantillon révélateur de son anthropologie, une sorte d'égoïsme naturel qui dépasse

même la raison calculatrice à la Machiavel. On est à deux doigts de ce qu'on appellerait le subconscient et ses ruses. Quand il reprend un peu le contrôle sur lui, quand il entend et reconnaît ce que lui dit Phoenix, il prétend qu'il va agir tel que promis, mais on (le spectateur et le lecteur, et ce parce que l'auteur le représente par-delà les mots) ne le croit pas.

Dans la première scène de l'acte trois, Oreste décide d'enlever Hermione avant qu'elle n'épouse Pyrrhus. On se demande pourquoi il pense que celle qu'il aime serait d'accord. En tout cas, Pylade cède tout de suite et promet d'aider son ami. « Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ? / Dissimulez : calmez ce transport inquiet ; / Commandez à vos yeux de garder le secret. / Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne, / Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione. / À ses regards surtout cachez votre courroux. / Ô dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ? / (Oreste) Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ? / La fureur m'emportait, et je venais peut-être / Menacer à la fois l'ingrate et son amant. / (Pylade) Et quel était le fruit de cet emportement ? / (Oreste) Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue / Du coup dont ma raison vient d'être confondue ? / Il épouse, dit-il, Hermione demain ; / Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main. / Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare... / (Pylade) Vous l'accusez, seigneur, de ce destin bizarre ; / Cependant, tourmenté de ses propres desseins, / Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains. » Or il lui suggère tout de suite de cacher sa passion, ou encore de la contrôler par sa raison (instrumentale) pour mieux réussir ; de plus, Pylade voit bien que Pyrrhus n'est pas maître de lui-même non plus. Au fond, Pylade est raisonnable et tient compte de la réalité (il continue de vouvoyer son ami parce que son ami est un prince et un ambassadeur). Mais il voit aussi la vérité : autour de lui, la passion

règne. Quand Oreste prétend que Pyrrhus (un prince grec pourtant barbare!) lui en veut et veut épouser Hermione pour la lui arracher alors que celle qu'il aime commence enfin à retourner ses sentiments, il délire, me semble-t-il. Son délire final n'est que la suite de ce premier délire. D'ailleurs, tout de suite, Pylade tente de le ramener aux faits : Hermione n'aime que Pyrrhus. On se demande quel peut bien être le projet de Pyrrhus qui voit clair et qui pourtant accepte d'aider son ami qui délire à accomplir son projet délirant.

Oreste avoue même qu'il veut enlever Hermione non pas pour la protéger du malheur d'épouser Pyrrhus, mais pour la faire souffrir avec lui. « Que veux-tu ? Mais, s'il faut ne te rien déguiser, / Mon innocence enfin commence à me peser. / Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance / Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence. / De quelque part sur moi que je tourne les yeux, / Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux. / Méritons leur courroux, justifions leur haine, / Et que le fruit du crime en précède la peine. / Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi / Détourner un courroux qui ne cherche que moi ? / Assez et trop longtemps mon amitié t'accable : / Évite un malheureux, abandonne un coupable. » Certes, son amour est tout à fait fou : il n'y trouve pas le bonheur, il ne produira pas le bonheur de l'autre, cela le conduit à être un salaud. Grâce aux remarques de son ami, il voit clair, ou à peu près ; c'est alors que sa passion montre qu'elle a une sorte de fond impie : il en veut à la vie, au destin, à dieux qui contrôlent l'un et l'autre. C'est alors que Pylade refuse de l'abandonner et participe donc de ce qu'il croit ridicule, injuste et impie.

Dans la suivante, Oreste ment à Hermione, alors qu'elle le lui retourne l'amabilité. Mais au moins, il cache son jeu comme le lui avait recommandé Pylade.

Dans la suivante, Hermione chante la grandeur de Pyrrhus, l'homme qu'elle aime et qui a promis de l'épouser. Cléone lui demande de cacher ses sentiments parce qu'Andromaque arrive. Cela fait donc deux *amis* qui demandent qu'on dissimule, et donc qu'on soit pour ainsi dire raisonnable plutôt que se laisser emporter par la passion, ou plutôt qu'on soit raisonnable pour mieux accomplir ce que commande la passion. Mais, on le devine, cela ne pourra pas durer.

Dans la suivante, la demande d'Andromaque est admirable : voilà une femme qui sait ce qu'elle veut et qui sait s'adresser à ce qu'il y a de meilleur chez sa rivale. Le mot n'est pas le bon : Hermione n'est pas sa rivale dans les faits ou du moins dans son cœur. Mais il faudra qu'elle devienne sa rivale pour avoir ce qu'elle veut, soit sauver son fils. En somme, cette scène présente ce qui est une sorte de tournant dans la pièce : parce que Hermione la rejette, Andromaque sera obligée d'en faire sa rivale.

Dans la suivante, le début de la scène est merveilleux : les deux, Andromaque et Pyrrhus, ne se parlent pas, mais ils sont préoccupés l'un de l'autre. Andromaque est décidée à ne rien faire de plus que de demander pitié, mais Céphise l'arrête et elle change de discours, un tout petit peu. « Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez. / J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés ; / J'ai vu trancher les jours de ma famille entière, / Et mon époux sanglant traîné sur la poussière, / Son fils seul avec moi, réservé pour les fers. / Mais que ne peut un fils ! Je respire, je sers. / J'ai fait plus ; je me suis quelquefois consolée / Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ; / Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois, / Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois ; / J'ai cru que sa prison deviendrait son asile. / Jadis Priam

soumis fut respecté d'Achille : / J'attendais de son fils
encor plus de bonté. / Pardonne, cher Hector, à ma
crédulité ! / Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un
crime : / Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime. /
Ah ! s'il l'était assez pour nous laisser du moins / Au
tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins, / Et que,
finissant là sa haine et nos misères, / Il ne séparât point
des dépouilles si chères ! » Elle parle tout haut de ce qui
se passe en elle et comment elle admire Pyrrhus ; cela
suffit : Pyrrhus est transformé, ou plutôt sa décision
change du tout au tout. Il faut croire qu'elle le fait par
calcul : elle utilise l'amour de l'autre pour arriver à ses
fins. Il me semble que la gradation de la représentation
d'elle-même est trop fine pour être sans arrière-pensée.
Elle ne s'est pas encore tournée vers Pyrrhus : elle parle
encore à Hector. En tout cas, ce qu'elle a dit suffit.

Dans la suivante, au fond, c'est Pyrrhus, le violent, qui
supplie Andromaque de l'aimer par amour pour son fils.
Mais il est clair : si elle ne l'épouse pas, il épouse
Hermione et livre Astyanax. La chose est claire. Et il me
semble que Racine veut qu'on voie qu'au fond de cet
amour (de tous les amours ?), il y a une force, ou une
cruauté, qui se tapit.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Céphise présente
à Andromaque ce qu'on pourrait appeler le choix
raisonnable : Hector est mort, elle peut sauver son fils en
épousant Pyrrhus. « Dois-je oublier Hector privé de
funérailles, / Et traîné sans honneur autour de nos
murailles ? / Dois-je oublier mon père à mes pieds
renversé, / Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
/ Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle / Qui fut
pour tout un peuple une nuit éternelle ; / Figure-toi
Pyrrhus, les yeux étincelants, / Entrant à la lueur de nos
palais brûlants, / Sur tous mes frères morts se faisant
un passage, / Et de sang tout couvert, échauffant le

carnage ; / Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants / Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants ; / Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue : / Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue, / Voilà par quels exploits il sut se couronner ; / Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner. / Non, je ne serai point complice de ses crimes ; / Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes. / Tous mes ressentiments lui seraient asservis ! / (Céphise) Eh bien ! allons donc voir expirer votre fils... » Mais avant de se décider, encore une fois, Andromaque se représente et représente à Céphise (et donc au spectateur et au lecteur) les malheurs dont elle est pour ainsi dire faite. Et quand elle décide (enfin ?) de sauver son fils, elle tient à rappeler qu'elle le fait par amour de Hector et par fidélité à son mari, et elle hésite une dernière fois et veut consulter une dernière fois Hector, ou du moins offrir une autre représentation d'elle comme veuve fidèle. Au fond, faudrait-il peut-être dire, Andromaque est aussi folle que les trois autres.

Les tirades d'Andromaque me troublent : d'un côté, je les comprends et j'y crois. Mais j'entends aussi la voix de Céphise, la voix de la raison, dirais-je. Et au moment même où je trouve Andromaque magnifique, je trouve qu'elle en fait trop ou qu'elle joue. Certes son pouvoir vient de ses larmes (c'est le trio : armes, larmes, alarmes), et elle le sait. Cela ne signifie pas qu'elle est fausse. Pourtant, cette insistance a quelque chose d'excessif. Et je me demande jusqu'à quel point Racine, qui est un maître, tient à ce que ce qui m'irrite fasse partie du personnage. Sans aller jusqu'à la position de Michel Serres, qui voit en elle une veuve noire, je me demande si sa victoire finale n'est pas pour ainsi dire le résultat de sa ruse existentielle plutôt que du sort : elle veut sauver son fils, et donc elle choisit Pyrrhus et de se laisser aimer, quand elle voit qu'elle ne peut plus

compter sur sa pitié, ou qu'elle ne peut plus comme Pénélope régné à coup d'atermoiements. Voilà donc pourquoi elle choisit de vivre quand Pyrrhus est assassiné : elle a déjà choisi un peu la vie. En somme, derrière cette femme qui ne raisonne pas, y a-t-il selon Racine une raison malgré tout ? Ce qui ferait de Racine un cornélien qui subvertit le *rationalisme* cornélien.

Dans la première scène de l'acte quatre, Andromaque montre que sa décision n'est pas pratique : elle veut attacher Pyrrhus, mais mourir et abandonner son enfant. « fermer les yeux. (Céphise) Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre... (Andromaque) Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre. Je confie à tes soins mon unique trésor : / Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector. / De l'espoir des Troyens seule dépositaire, / Songe à combien de rois tu deviens nécessaire. / Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi : / S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi. / Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée : / Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ; / Que ses ressentiments doivent être effacés ; / Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez. / Fais connaître à mon fils les héros de sa race ; / Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace : / Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté, / Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ; / Parle-lui tous les jours des vertus de son père ; / Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère. / Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger : / Nous lui laissons un maître, il le doit ménager. / Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste : / Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ; / Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour, / Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour. » Les nombreux devoirs qu'elle impose à Céphise en lui interdisant de se suicider à son exemple montrent que son suicide n'est pas justifié si elle fait ce qu'elle fait pour sauver son fils et la lignée d'Hector. Je veux bien qu'elle ne pense pas comme il faut, qu'elle soit

emportée par la passion, mais il n'en reste pas moins que son projet ne tient pas debout et qu'elle le sait quelque part ; elle sait qu'elle, ou que Céphise qui est devenue elle par ses ordres, doit continuer de protéger et d'éduquer Astyanax. D'ailleurs, quand Pyrrhus meurt, elle le remplace et prend le pouvoir ; il n'est plus question de suicide, puisqu'il faut protéger Astyanax. En somme, Andromaque aussi est déchirée par l'amour ou par deux figures de l'amour, pour Hector mort et pour Hector mort. À la fin, sans prendre de décision, elle prend le pouvoir pour sauver son fils et sans avoir à trahir Hector. En un sens, elle est la seule gagnante de ce récit.

Dans la suivante, Cléone, qui connaît sa maîtresse, devine que son silence n'est pas l'acceptation de la situation et donc du mariage de Pyrrhus et d'Andromaque. Elle espère que Hermione partira avec Oreste qui lui est soumis, mais elle craint quelque folie de la part d'Hermione.

Dans la suivante, il est clair que Hermione manipule Oreste : elle veut la mort de Pyrrhus parce qu'elle l'aime et qu'il la refuse ; mais elle menace de refuser son amour à Oreste s'il n'assassine pas et même avant qu'il ne puisse épouser Andromaque. Pour le dire autrement, je crois que pour elle, dans un scénario idéal, Oreste est assassiné après l'assassinat de Pyrrhus. « Tant de raisonnements offensent ma colère. / J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire, / Rendre Oreste content ; mais enfin je vois bien / Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien. / Partez : allez ailleurs vanter votre constance, / Et me laissez ici le soin de ma vengeance. / De mes lâches bontés mon courage est confus ; / Et c'est trop en un jour essayer de refus. / Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête, / Où vous n'osez aller mériter ma conquête : / Là, de mon ennemi je saurai m'approcher ; / Je percerai le cœur que

je n'ai pu toucher ; / Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées, / Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées ; / Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux / De mourir avec lui que de vivre avec vous. » En somme, je veux ce que je veux ; je suis une déesse, et tu dois m'obéir ; de plus, je veux mourir parce que je ne suis pas une déesse justement. La cruauté de cette femme est magnifique, mais c'est une cruauté qui refuse, on le voit bien puisqu'elle le dit, la raison ; elle veut une foi totale, comme une déesse. Et la soumission d'Oreste est totale : il promet de faire ce qu'elle exige, mais il n'exige pas une promesse en retour. En somme, il me semble qu'Oreste est encore le faible mélancolique qui se présente au début de la pièce. Ou si l'on veut, il est un janséniste qui s'abandonne tout à fait à la miséricorde d'une déesse qui ne lui promet rien de sûr. Un janséniste sans christianisme, un janséniste sans dieu.

Il me semble qu'on a ici une sorte d'image miroir d'Andromaque : sans doute sans le savoir, Hermione répond à la représentation qu'Andromaque fait d'elle-même. Ce qui me semble sûr : il faut comprendre la colère et la passion amoureuse de Hermione en pensant au pouvoir d'Andromaque. En un sens, Pyrrhus est la proie qui se trouve prise entre deux prédatrices.

Dans la suivante, la voix de Cléone, voix de la raison, n'est pas entendue. Au contraire, quand elle l'entend, Hermione pousse encore plus loin sa colère. Dans la toute dernière scène, Phoenix tentera à son tour de calmer le jeu, ou d'inciter à la prudence. Ce sera peine perdue. Il me semble que Racine tient à ce que les inférieurs, qui font entendre des voix de raison, ne soient pas écoutés. C'est une sorte de renversement de la figure cornélienne ou moliéresque : les suivants, qui sont intelligents et roués, n'ont pas d'influence parce que les maîtres sont des machines à passion.

Dans la suivante, Hermione et Pyrrhus se mentent à tour de bras, ou à tours d'ironie : ils se vouvoient. « Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers. / Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre : / Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre : / Rien ne vous engageait à m'aimer en effet. / (Hermione) Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ? / J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ; / Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ; / J'y suis encor, malgré tes infidélités, / Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés. / Je leur ai commandé de cacher mon injure ; / J'attendais en secret le retour d'un parjure ; / J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu, / Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû. / Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ? / Et même en ce moment où ta bouche cruelle / Vient si tranquillement m'annoncer le trépas, / Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas. / Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère / Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire, / Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins / Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins. / Pour la dernière fois je vous parle peut-être. / Différez-le d'un jour, demain vous serez maître... / Vous ne répondez point ! Perfide, je le voi, / Tu comptes les moments que tu perds avec moi ! / Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne, / Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne. / Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux. / Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ; / Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ; / Va profaner des dieux la majesté sacrée : / Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié / Que les mêmes serments avec moi t'ont lié. / Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ; / Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione. » Puis comme si souvent la vérité éclate dans des passages où le tutoiement avertit le lecteur, leque ne peut pas être averti autrement, parce

qu'il ne voit pas le jeu du comédien ou qu'il n'entend âs le ton de sa voix. Dans cette tirade, on a même droit à un va-et-vient entre le tutoiement et le vouvoiement qui est d'une grande beauté et d'une grande justesse. Et le fait qu'à la toute fin. Hermione le menace et qu'elle vend presque la mèche, cela montre qu'elle ne se contrôle pas, pas du tout. Cléone doit être irritée par sa maîtresse. « Vous vous perdez, madame, et vous devez songer... » Peine perdue : Hermione ne fera qu'à sa tête, ou plutôt elle n'utilise pas sa tête, parce qu'elle est l'esclave de son cœur, de l'amour sans doute, mais d'un amour mâtiné de jalousie et de colère.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Racine présente le bon sens (Phoenix voit bien qu'Hermione est dangereuse et donc que Pyrrhus doit tenir compte des effets possibles de sa colère) et la passion (Pyrrhus n'entend pas ce que lui dit Phoenix et court rejoindre la femme qu'il aime). Une merveille.

Dans la première scène de l'acte cinq, les hésitations de Hermione ressemblent au va-et-vient d'une tirade cornélienne. « Il juge encor de moi par mes bontés passées. / Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées : / Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas / Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas. / Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste. / Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste. / Qu'il meure, puisque enfin il a dû le prévoir, / Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir... / À le vouloir ? Eh quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne ? / Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ? / Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois / Avec tant de plaisir redire les exploits ; / À qui même en secret je m'étais destinée / Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée ! / Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États, / Que pour venir si loin préparer son trépas, / L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire.... » Mais

le va-et-vient se fait entre deux passions, ou encore entre deux figures de la passion amoureuse : le souci de l'État, ou le souci des choses politiques, ne joue pas du tout. Hermione veut et ne veut pas faire assassiner Pyrrhus, voilà tout. Et c'est un amour bafoué, mais rémanent, qui occupe son cœur. Et c'est la femme qui parle, ou qui souffre, et non pas une princesse.

Dans la suivante, Cléone décrit les hésitations d'Oreste, qui imitent celles de Hermione, mais sur un autre plan. « Oreste vous adore ; Mais de mille remords son esprit combattu Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu. Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ; Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même ; Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux ; Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous. Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête : Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête. Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur / S'il en devait sortir coupable ou spectateur. » On se demande comment Cléone puisse connaître si bien le cœur de l'amoureux d'Hermione. Mais ceci est sûr : l'homme qui hésite n'est pas l'ambassadeur grec, et donc un homme politique ; il est un amoureux qui fera ce que demande son amante, mais qui hésite parce qu'il a honte du nom d'assassin, alors qu'il accepterait celui de justicier (mais pas de justicier politique, malgré le fait qu'il mentionne les Grecs). En tout cas, Hermione, cette amoureuse de Pyrrhus, ne croit pas du tout en l'amour d'Oreste : il est un instrument, vil, dont elle se sert pour assassiner celle qu'elle aime vraiment. Elle l'aime tellement qu'elle veut le tuer elle-même et mourir avec lui. Et bientôt elle maudira ce pauvre Oreste qui a fait ce qu'elle demandait qu'il fasse.

Dans la suivante, le renversement de Hermione est spectaculaire. Et d'abord Oreste commet l'erreur d'avouer qu'il n'a pas assassiné Pyrrhus, mais s'est

laissé prévenir par ses soldats qui ont tué le traître. Hermione ose l'accuser d'avoir caché son crime sous le masque d'un mouvement populaire, et tout en le méprisant parce qu'il n'a pas la force virile de Pyrrhus, elle l'accuse d'avoir fait ce qu'elle a exigé qu'il fasse. « Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ? / Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ? / Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements, / Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ? / Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ? / N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ? / Toi-même avant le coup me venir consulter, / Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ? / Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ? / Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ? / Voilà de ton amour le détestable fruit : / Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit. / C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale, / L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale. / Nous le verrions encor nous partager ses soins ; / Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins. / Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire : / Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire, / À toute ma famille ; et c'est assez pour moi, / Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi. » À la fin, elle accuse même Oreste d'avoir précipité la trahison de son cher Pyrrhus. La malhonnêteté de cette femme est admirable. Mais en même temps, on se dit qu'elle est grande parce qu'elle aime jusqu'à en nier l'évidence des faits, le souvenir de ce qu'elle a voulu et les suites inévitables de ce qui a été fait, car elle libère sa rivale qui lui fera payer cher. (Racine a enlevé cette dernière partie de la scène dans les versions subséquentes.) Quand elle renonce à son statut de princesse grecque et donc quand elle refuse la société à laquelle elle appartient, elle ne fait que dire tout haut ce qui est vrai depuis le début : elle est une femme qui aime et non une princesse ; elle est apolitique jusqu'au fond de son âme et quel que soit son statut politique. Il me semble que bien des hommes, machistes

impénitents, diraient que cette tirade est tout à fait féminine. Je crois que Racine répondrait, en défenseur de la sensibilité féminine, peut-être, que c'est là la vérité profonde de la passion amoureuse. Et j'entends là, encore une fois, une sorte de jansénisme sans Dieu.

En tout cas, dans la scène finale, on apprend comment Hermione s'est suicidée sur le cadavre de l'homme qu'elle aime. Il me semble qu'on pourrait prétendre qu'Hermione fait ce qu'Andromaque promet de faire souvent durant la pièce. En tout cas, on ne compte pas le nombre de fois que les différents personnages (Oreste, Pyrrhus, Andromaque et Hermione) annoncent leur suicide par une sorte de chantage amoureux. Mais il n'y a qu'Hermione qui fait ce qu'elle annonce. Peut-être y a-t-il là un autre signe qu'il y a une différence, fondamentale, entre le personnage éponyme et le personnage le plus important (avec Oreste).

Dans la suivante, Oreste voit clair enfin. Mais la contradiction, qu'il met en mots, entre ce qu'il espérait et son salaire, entre ce que Hermione disait et ce qu'elle pensait, cette contradiction, au fond insoutenable en soi et plus encore pour un mélancolique comme lui, est le premier pas dans la folie, ou sa base existentielle. Je note que Racine déplace pour ainsi dire les scènes de folie d'Oreste. Alors que les trois tragédiens grecs offrent la représentation d'un Oreste menacé par la folie en raison d'un crime théologico-politique ou familial (il a assassiné sa mère pour venger son père), Racine reprend ces scènes, mais il les *place* à la suite de sa prise de conscience de son illusion amoureuse, ou plutôt de la fin de son illusion amoureuse, puisque Hermione s'est suicidée plutôt que de se laisser aimer par lui.

Dans la dernière scène de la pièce, Pylade raconte comment Andromaque a pris le pouvoir, ce qui est un

renversement au moins aussi spectaculaire que celui de Hermione, et même plus surprenant. Il invite à croire qu'Andromaque porte bien son prénom. Puis il lui apprend ce qu'a fait Hermione. Cette description est le coup de grâce : Oreste peut se mettre à halluciner pour ainsi dire en paix, ou du moins il est justifié de le faire. « Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance ! / Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance ! / Appliqué sans relâche au soin de me punir, / Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir ; / Ta haine a pris plaisir à former ma misère ; / J'étais né pour servir d'exemple à ta colère, / Pour être du malheur un modèle accompli. / Eh bien ! je meurs content, et mon sort est rempli. / Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie, / Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ; / L'un et l'autre en mourant je les veux regarder : / Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder... / Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ? / De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ? / Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel, j'entrevois... / Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi ! » On pourrait dire que cette fin est parfaite en ce sens qu'on montre tour à tour les trois amoureux déçus, mais il me semble que la tirade d'Oreste est réussie d'une façon renversante : il se réjouit dans son malheur, comme il le dit ; il triomphe en s'écroulant ; la passion sans limites éteint ce qui pourrait y avoir de raison dans sa vie.

Mais je tiens à signaler que cette scène est problématique sur le plan politique. Il y a peu de politique dans les pièces de Racine, ou plutôt la politique est secondaire ou accessoire. Il n'en reste pas moins qu'on décrit deux mouvements politiques qui ne peuvent pas ne pas avoir résonné dans les cœurs et les imaginations des spectateurs, voire qui ont dû être reçu avec un certain scandale, et un scandale certain, soit l'assassinat du roi Pyrrhus (chez lui, dans un temple,

alors qu'il prend une décision politique) par des forces militaires (et donc au fond aristocratiques) et l'élévation d'une nouvelle monarchie (troyenne et non grecque en territoire grec) par un mouvement populaire. Quand on sait tout ce qui s'est passé durant la jeunesse de Louis XIV en France (les deux Frondes) et en Angleterre (le république puritaine), quand on se souvient que la pièce est dédiée à Henriette d'Angleterre, dont les Anglais ont assassiné le père, Charles Ier, je suis surpris de l'audace de Racine, et plus surpris encore de n'avoir rien lu sur le malaise qu'il est certain d'avoir causé. Bizarre. À moins que ce ne soit un autre signe que l'époque (et le théâtre de l'époque) n'était plus aux considérations politiques, comme du temps de Corneille.

Ou pour le dire autrement et revenir à ce que je crois être la *force* de Racine, ou le fond de son anthropologie. Pour comprendre la condition humaine, il n'y a que l'amour comme phénomène omniprésent. Or c'est une pulsion qui ne peut être satisfaite comme elle veut l'être ; de plus, la raison est inutile pour tenter de la contrôler ; enfin, la mélancolie est la figure la plus douce de cette vérité, et la violence jalouse et désespérée sa figure la plus révélatrice. L'être humain est l'animal mélancolique, jaloux et au fond désespéré. À moins de se mentir... Ce qu'il fait faute d'avoir ce qu'il faut pour voir clair.